

FNC — Survol **Le mensonge est un recours**

Jérôme Delgado

Numéro 270, janvier–février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delgado, J. (2011). FNC — Survol : le mensonge est un recours. *Séquences*, (270), 8–9.

FNC | Survol

Le mensonge est un recours

Petit parcours d'un festival tissé de mensonges. Reflet de notre réalité ?

Jérôme Delgado



Xabi Molia pendant le tournage de **8 fois debout**

«Je ne crois pas que, parce qu'on est pauvre, on est forcément moche, idiot, abruti, qu'on n'a aucun intérêt pour les activités culturelles ou artistiques. Ce discours me gêne et j'essaie d'y échapper.»

Xabi Molia a la carrure de l'honnête cinéaste débutant, sans complexe, mais sans l'arrogance de jouer les avant-gardistes. Après une demi-heure d'entretien, il se dégage de son attitude (comme de son premier film, **8 fois debout**) une belle franchise. Celui qui revendique le «droit à l'erreur» porte avec une aisance naturelle le poids d'un nouveau cinéma français plein d'humanité. Son discours social se situe à cheval entre le drame et la comédie.

Xabi Molia était à Montréal lors du 39^e Festival du nouveau cinéma pour accompagner ce premier film. **8 fois debout**, avec Julie Gayet et Denis Podyladès dans les rôles principaux, met en scène une Elsa et un Mathieu sans emplois, et sans la capacité morale de changer la donne. Bâtie autour du mensonge et du jeu des apparences, la trame fait de la résistance au travail un choix de vie, ou presque.

Le réalisateur de 32 ans, écrivain dans une vie parallèle — auteur de quatre romans et d'une BD —, n'a pas la prétention de révolutionner le cinéma. Ça ne l'empêche pas d'avoir un propos aiguisé.

«Le tournage est une entreprise de destruction de l'idée sur papier», dit-il, par exemple, lorsqu'on le questionne sur les différences entre création littéraire et œuvre cinématographique.

S'il n'écrit une scène «qu'à partir du moment où [il] la veu[t] en images», il aime se présenter sur le plateau l'esprit ouvert, prêt à improviser. «Le tournage peut tout défaire, insiste-t-il, mais c'est aussi un moment de trouvailles. La scène dont on me parle le plus, je l'ai écrite sur les lieux du tournage, sur le bout d'une table.»

Il est devenu cinéaste parce qu'il avait en tête «deux choses qu'offre le cinéma», le gros plan et le travelling. Il pensait à un visage qui «passe par de grandes émotions (celui d'une) femme qui par moments est une battante, par moments une fuyarde». Puis, il la voyait marcher. «On est dans son dos, dans son énergie pour essayer d'entrer dans la société. Ou pour en sortir.»

Polyvalent, attiré par tous les genres, il est animé par le changement de registre plus que par la répétition d'un motif. «Là, confie-t-il, je termine un roman post-apocalyptique.» Son deuxième film flirtera avec le «presque fantasmagorique». «On n'est pas loin de Michel Gondry, avec des chevaux qui volent. Les personnages sont quand même dans une situation d'échec social.»

Le cinéma social, en particulier l'europpéen, il le juge sévèrement. S'il apprécie qu'on rapproche son **8 fois debout** de **L'Emploi du temps** (Laurent Cantet, 2001) — dans les deux «le mensonge est un recours» —, Xabi Molia tient à se distancer de ses pairs, à éviter «le film bourgeois sur des gens précaires.»

«Attention, on n'est pas chez les frères Dardenne. J'adore, mais ce n'est pas mon cinéma. J'ai cette dimension brute, mais mes personnages font aussi du tir à l'arc.»

«Le *unidimensionnel* du cinéma social est gênant, poursuit-il. Les personnages sont réduits à leur misère. Je ne crois pas que, parce qu'on est pauvre, on est forcément moche, idiot, abruti, qu'on n'a aucun intérêt pour les activités culturelles ou artistiques. Ce discours me gêne et j'essaie d'y échapper.»

Molia s'en sauve avec une dose d'humour, ténue et subtile. C'est une chose qu'il applique dans sa vie, lui dont le premier réflexe après une catastrophe est de dire qu'en racontant l'histoire, au moins, «ce sera marrant».

Pour Julie Gayet, qui était également du voyage au Québec, ce sont ces personnages complexes, et réalistes, qui l'ont séduite. «Le film de Xabi, dit-elle, montre qu'on est tous des héros du quotidien. On se prend les pieds dans le tapis et on se redresse. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort.»

8 fois debout rend hommage, dans ce sens, à ces gens qui ne correspondent pas au modèle économique dominant. Celui à la Sarkozy, «une sorte d'éloge sans nuances du travail», lance Xabi Molia. «Mes personnages, précise-t-il, n'arrivent pas à décrocher un travail et n'arrivent pas, surtout, à croire ce qu'on leur fait croire, que le travail apporte forcément l'épanouissement.»

Le mensonge, convient-il, est leur seule issue.



Autres mensonges

Le 39^e FNC était tissé de mensonges. D'apparences, de faux-semblant, de qualités inexistantes, qu'on fabule. **Año bisiesto** (Année bissextile), du Mexicain Michael Rowe, gratifié de la Louve d'or, repose sur les mêmes préceptes que **8 fois debout**. Le personnage principal, Laura, une journaliste pigiste, ne parvient plus à enfiler les contrats. Elle a recours au mensonge pour faire croire, aux autres et à elle-même, le contraire.

Le modèle de réussite, encore, passe par le succès professionnel, par l'occupation rémunérée. Laura est à ce point prise dans ce carcan que tout chez elle est imprégné de demi-vérités, de satisfactions superficielles. Elle semble noyer son désarroi dans une vie sexuelle très active, sans véritable engagement, jusqu'au jour où elle rencontre un homme prêt à répondre aux caprices les plus farfelus... Cette fidélité finira, elle aussi, en leurre.

Si la Elsa de Xabi Molia errait en ville, la jeune femme de Rowe est davantage sédentaire. Aux yeux de la société cependant, pas plus l'une que l'autre n'avance. Dans **Año bisiesto**, ceci se matérialise par la mise en scène d'un huis clos. Tout se déroule dans l'appartement de Laura, à travers ses seuls gestes et sa voix, ou presque. Solitaire, sans soutien extérieur, elle fonce tout droit dans un cul-de-sac.

Autre film mexicain, **Preludio**, d'Eduardo Lucatero, n'a pas de propos aussi sombres. On est pourtant encore dans le huis clos, mais cette fois sur une *azotea* ensoleillée, ces toits-terrasses si courants à Mexico. Essoufflant parfois, filmé en un plan-séquence, **Preludio** repose sur le dialogue d'une femme et d'un homme, plutôt beaux, obligés de faire connaissance.

Ici, les apparences, autant de la personnalité que du statut social (la job, encore la job), deviennent le dernier territoire à défendre. À un certain moment, la joute verbale atteint la dimension de «à celui qui ment le mieux». La caméra, troisième larron et inévitable témoin des (fausses?) révélations, participe avec brio à ce jeu.

Dans cette idée d'enfermement social et de maquillage trompeur, comment ne pas inclure **Nénette**, documentaire de Nicolas Philibert tourné au Jardin des plantes de Paris. Tourné là et devant la seule présence d'un célèbre orang-outan : Nénette, c'est elle. On accourt la voir, on la chouchoute, on l'étudie.

Le réalisateur de **Être et Avoir** a eu l'audace de ne jamais détourner la caméra de son sujet. S'appuyant presque exclusivement sur le plan fixe, Philibert use d'autres moyens pour transcender ses images : un reflet dans la vitre, des conversations captées incognito, la voix-off, officielle, mais confidentielle, d'une scientifique. Ce que dit la vue de cette primate, c'est tout ce qu'elle-même n'aura jamais pu énoncer : le mépris humain, sa condition de «rat de laboratoire», le superficiel de son quotidien. Son faciès tristounet, sa lassitude, son vide nous jettent au visage certains traits de notre propre réalité, celle qu'on refuse d'admettre.

On carbure au travail et à l'efficacité. Mais qu'en est-il vraiment ?